

STÉPHANIE
QUÉRITÉ

Rouges

Le fil

« Je suis née une nuit de septembre, mes parents n'avaient pas de nom, ni pour leur amour ni pour leur enfant, je suis restée trois jours sans. Il fallait rouler quelques minutes sur une route plate, étendue, sans aucun relief pour lui barrer la vue, à travers les étangs, pour assister à l'envol des flamants. / Je suis née, une nuit, en septembre, j'étais la dernière, la dernière arrivée, la retardataire, les yeux de ma mère, déjà détournés. Il y avait, dans le ventre de mon père, un souci d'homosexualité. / Je suis née en une nuit, c'était l'hiver et cela suffisait. / Je suis née un jour férié, le monde s'était arrêté pour me voir naître. / Je suis née, un matin de janvier, un autre matin, mon père claquait la porte, un autre matin, mon frère claquait la porte, un autre matin, ma sœur claquait la porte, un autre matin. / J'ai grandi entourée de femmes sans jambe et d'hommes sans voix, je ne savais pas quoi faire de tout cela. / Je n'ai jamais remis les pieds là où je suis née. / J'ai toujours habité au plus près de cette

zone de mise au monde, ce territoire qui a accueilli mon premier cri, et certaines nuits, je l'entends encore, j'entends sa résonance. / Je me suis toujours agrippée aux jambes de ma mère et elle, de ses mains, retirait les miennes, m'arracher de là. / J'ai appris de la bouche de mon père qu'il ne l'avait jamais été. / Tous les matins, je me réveille au chant des tourterelles. / Souvent, je restais assise à côté de lui et nous ne nous disions rien. Au début, je me sentais très mal à l'aise, je cherchais quelque chose à dire, à tout prix, il fallait que je lui dise quelque chose, à tout prix. Et cela prenait tellement de place dans ma tête que je ne trouvais rien à dire avant que le moment vécu ne s'interrompe. Plus tard, j'ai abandonné l'idée de remplir cet espace de silence de banalités. J'ai fini par accepter que notre façon d'être en lien était une façon de nous tenir assis côte à côte sans rien dire. / Ma mère a fini par quitter mon père pour un autre homme. Je n'ai jamais aimé cet autre homme. Il n'était pas véritable. Il n'était pas père. Il s'efforçait de coller à une image, à ce qu'il imaginait être le père. Mon père est un voyageur bricoleur

mélomane. L'autre : une représentation. / J'ai toujours aimé gribouiller sur les feuilles, les papiers, les enveloppes, les surfaces lisses. Je suis là, puis, je n'y suis plus. Je suis tout entière à mon gribouillage. Alors le monde, les autres, tout ça, me sont totalement indifférents. Et cette indifférence m'est précieuse, tant je suis heurtée, dès que je lève mon nez, de cette surface, désormais. / Tissées, c'est ce qu'elle dit tout le temps, tissage, tressage, les fils, entremêlements. Je ne vois absolument pas ce qui nous lie, elle et moi. / Ma mère aime une femme, mon père boit du whisky, je, je ne sais pas quoi faire de tout ça. / Quand la dernière porte a claqué, il ne restait que moi à la maison. Alors, j'ai attendu, que quelqu'un, frappe à ma porte. »

Les filles

Je m'appelle Clarisse et mes pensées sont rouges. Je suis omniprésente, volubile, on m'entend, on m'attend, je me déguise, je me répands. J'aime vivre aux bruits, à la foule, au vivant. Mes pensées sont rouges puisqu'elles restent au chaud, en moi, à l'intérieur de moi. Ce que l'on voit de moi n'est que le vent.

Je m'appelle Éliisa et mes pieds sont rouges. Je reste là, immobile, et j'observe. Le monde est vaste, les hommes sont violents, je recule. Je reste là, immobile, et j'observe. Mes pieds sont rouges. Le jour où ils prendront le chemin de la vie, je serais parmi les femmes sauvages.

Je m'appelle Solange et mes lèvres sont rouges. J'avance lentement, je devance vos avances, esquive. Je suis l'effacée, un rien m'effraie, il ne faut pas me brusquer. Mes lèvres sont rouges, elles sont ce que j'ai de plus précieux, bouche et sexe accordés.

Je m'appelle Délia et mon rire est rouge. Je m'avance, légère, vers vous, vers eux, vers elles. Je sautille, mon pas est léger. Je me faufile et surgis là où vous ne m'attendez pas. Mon rire est rouge, il est mon offrande au monde, aux hommes, aux éléments.

Je m'appelle Marianne et mon cœur est rouge. Emmurée. Ceux que je choisis, ceux qui m'entourent, ils vivent tous en mes remparts. Mon cœur est rouge puisqu'il est citadelle, de feu, de flammes, de femmes.

Nous sommes des adolescentes qui ne se tiennent pas droites, qui se tiennent avachies, les épaules voûtées, les jambes recroquevillées sur le buste, assises en tailleur, assises à l'envers, marchant tête baissée, marchant côte à côte, deux grandes et trois petites, des visages renégociés à chaque humeur, les ongles rongés, certains jaunies par les cigarettes de tabac roulé, un chewing-gum à la bouche, les cheveux emmêlés, les baskets trouées, la main comme post-it et le sac à dos comme bagage, toujours arpentant les rues plutôt

que les routes, traversant en diagonale, ne distinguant aucune unité à la foule, souriant parfois au hasard, silencieuses ou criardes, jamais en avance, souvent flegmatiques, masquant ainsi mollement nos angoisses. Nous avons chacune une sexualité qui lui est propre, chacune un style vestimentaire qui lui est significatif, chacune une griffe cosmétique qui lui est symbolique. Une étoile, des chaussettes, un homme, un chapeau, un point, une femme, une spirale, ni l'un ni l'autre, un bracelet, seule, un foulard, un signe, les deux. Il n'y a là aucune volonté de s'opposer, de se révolter, de contester, de boycotter, de revendiquer. Nous n'avons aucune conscience politique. Il y a là une volonté de s'affirmer en tant que soi, en tant qu'identité singulière, en tant que personnalité authentique, en tant que personne encerclant le dedans et le dehors d'une sphère unitaire. Nous sommes des caricatures de nous-mêmes. Des filles rouges. Des filles peintes en rouge. Narcisses baignant dans le sang menstruel.